



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

cc76.

RIVIERE - DUFRESNY ✓

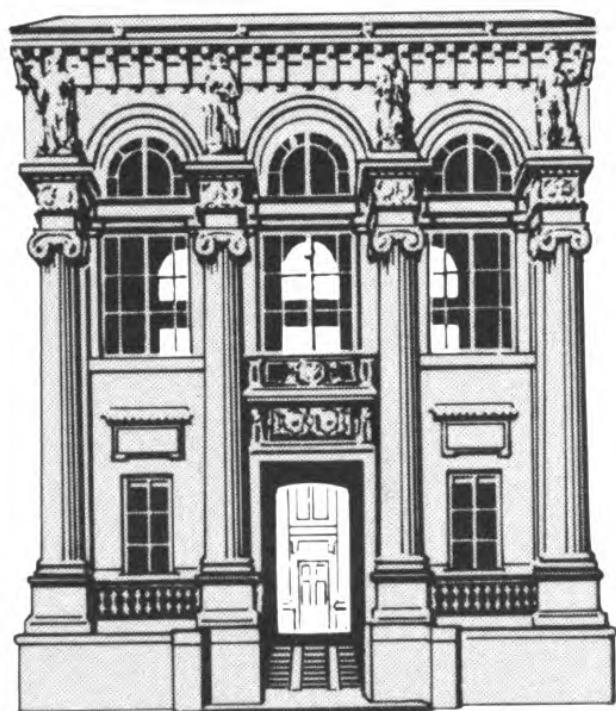
1st ed.

Not in Soliman

Not in B.L

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

A. 206

cc76.

RIVIERE - DUFRESNY ✓

1st ed.

Not in Soliman

Not in B.L.



Same flower

in February

Vancouver

tp photo
in will cater.

LE DOUBLE
VEUVAGE,
COMEDIE.

Par Monsieur du F.***



A PARIS,
Chez P I E R R E R I B O U , proche
les Augustins , à la descente du
Pont-neuf , à l'Image S. Louis.

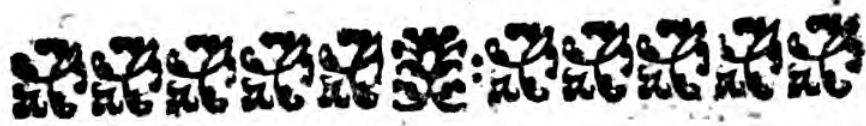
M. D C C I .
Avec Privilege du Roy.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy en date du 22. Aoust 1700. donné à Versailles; Signé **LE COMTE**, & Scellé Il est permis au Sieur de R** de faire imprimer *ses Oeuvres* pendant le temps de six années: Avec défenses à tous Imprimeurs & Libraires, de les imprimer, vendre, ny debiter, sans le consentement de l'Exposant, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires, & autres peines portées plus au long par ledit Privilege.

Et ledit Sieur R** a cédé son droit de Privilege au Sieur **RIBOU** Marchand Libraire, suivant l'accord fait entre-eux.



ACTEURS

LA COMTESSE.

L'INTENDANT de la Comtesse.

LA VEUVE, qui croit l'être de l'Intendant.

GUSMAND, Maître d'Hôtel de la Comtesse.

DORANTE, Neveu de l'Intendant.

THERESE, Nièce de l'Intendant.

UNE SUIVANTE de la Comtesse.

EROSINE, Servante de la Veuve.

LE SUISSE de la Comtesse.

LA SUISSESSE, femme du Suisse.

DEUX LAQUAIS.

La Scène est dans un Château de Campagne, qui est à la Comtesse.



LE DOUBLE
VEUVAGE,
ACTE I.

SCENE I.

DORANTE, FROSINE.

Dorante inquiet & rêveur.

FROSINE.



Je suis ravie de vous voir de retour,
Monsieur ; il y a une heure que je
vous cherche dans le Chateau,
dans les jardins, par tout enfin.

DORANTE.

Bonjour, Frofine, bonjour.

FROSINE.

Vous estes arrivé tout à propos. Madame
la Comtesse, toute sa maison, & moy, Mon-
sieur, nous vous attendons avec impatience ;

A

2 LE DOUBLE VEUVAGE ;
mais dites - moy vîre des nouvelles de vostre
Oncle , est - il mort ou envie ?

DORANTE.

Je n'en sçay rien.

FROSINE.

Nous sommes dans la même incertitude. Il n'y a que ma Maîtresse qui en soit certaine , nous luy avons confirmé cette mort , pour la faire tomber dans le panneau que nous luy tendons ; elle se croit veuve , & c'est là-dessus que nous fondons le projet de vôtre mariage. Ne m'entendez - vous , Monsieur ?

DORANTE *revenant d'une profonde rêverie.*

Hé ! plaît - il ?

FROSINE.

Je vous dis , que pour faciliter vôtre mariage avec Therese , Madame la Comtesse , qui vous protege tous deux , a fait jouer mille ressorts pour certifier à ma Maîtresse , que vostre Oncle est mort , elle est si seure d'estre veuve , qu'elle a pris le deüil dès hier... Monsieur !

DORANTE *distrain.*

Que me conte - tu donc là ?

FROSINE.

Je vous conte vos affaires & les miennes , car les trente Louïs d'or que vous m'avez promis , ont autant d'appas pour moy , que Therese en a pour vous : Écoutez - moy donc. Pour nous seconder , vous devez cacher à la veuve , l'amour que vous avez pour sa nièce ; car si...

DORANTE.

Hé ! je sçay tout cela , je viens d'entretenir Madame la Comtesse

COMEDIE. 3

FROSINE.

Pardon, Monsieur, de mes discours inutiles, je devois m'étendre d'abord sur les apas de cette jeune beauté, qui....

DORANTE.

Qu'elle a de charmes, Frosine, qu'elle a de charmes !

FROSINE.

Ce sont les plus jolis petits charmes, ils n'ont que quinze ans ces charmes - là : il luy en vient de nouveaux tous les jours, & vous épouserez bien - tôt tout cela.

DORANTE.

C'est le plus grand mal - heur qui me puisse arriver.

FROSINE.

Un mal - heur, de posséder ce que vous aimez tant ? Voicy quelques - unes de vos delicateffes bizarres : Vous estes le Gentilhomme de France le plus raisonnable, mais vostre amour n'a pas le sens commun ; parlez - moy raisonnablement, souhaitez - vous d'épouser....

DORANTE.

Si je le souhaite !

FROSINE.

Puisque vous souhaitez ardemment ce mariage, travaillons - y donc de concert, & j'espère que Therese sera vostre femme dès aujourd'huy.

DORANTE.

Hélas ! c'est ce que je crains.

FROSINE.

Encore, ô vous extravaguez : de grace,

A ij

4 LE DOUBLE VEUVAGE,

Monsieur , est - ce folie amoureuse , ou folie folle ?

D O R A N T E.

Non , Frosine , non ; ce n'est ny caprice , ny extravagance ; je crains avec raison , ce que je souhaite avec ardeur. Je sens bien que je ne puis vivre sans l'aimable Therese , mais je prévois , que nous ferons mal - heureux ensemble ; en un mot nous ne nous convenons point.

F R O S I N E.

Est - ce qu'il faut se souveniz pour s'épou-
fer ?

D O R A N T E.

Si tu sçavois la reception qu'elle vient de me faire.

F R O S I N E.

Elle a tort.

D O R A N T E.

Elle m'a reçu d'un air....

F R O S I N E.

Est - il possible !

D O R A N T E.

Après huit jours d'absence.

F R O S I N E.

Elle vous reçoit froidement ?

D O R A N T E.

Elle me reçoit en sautant , dansant , je la voy accourir d'une guayeré....

F R O S I N E.

Par ma foy vous n'estes pas sage , quoy ! vous vous désesperez de ce qu'elle est ravie de vous voir.

COMEDIE.

DORANTE.

Ravie de me voir ! Ah je ne confonds point cette gayeté dissipée, avec le plaisir sensible & passionné que doit causer la vûë de ce qu'on aime ; moy ; par exemple, que son abord a penetré, je suis resté immobile ; un saisissement une langueur mon cœur palpite ma vûë se trouble Ah ! c'est ainsi que devrait s'exprimer la passion ; mais elle est incapable de cet amour solide & sensible, qui peut seul contenter le mien.

FROSINE.

Si j'étois homme, je choisirois pour mon repos, une femme qui fut toujourns gaye, & jamais sensible.

DORANTE.

Je veux de la sensibilité.

FROSINE.

J'en voudrois dans une Maîtresse, mais dans une Epouse hon !

DORANTE.

C'en est tout l'agrément.

FROSINE.

C'est un agrément bien dangereux pour le mary.

DORANTE.

On peut être sensible, & avoir de la vertu.

FROSINE.

La vertu ne rend pas toujourns une épouse vertueuse, & j'aimerois mieux une femme qui n'eût point de passions, qu'une femme qui les sçût vaincre.



6 LE DOUBLE VEUVAGE;



SCENE II.

DORANTE, FROSINE, THERESE.

THERESE *derriere le Théâtre chante.*

LA, là, là. Là, là. Là, là, là, là, là.
DORANTE.

Entends - tu, Frosine, entends - tu ?

FROSINE.

Elle a la voix jolie, n'est - ce pas ?

DORANTE.

Après m'avoir vû contre - elle dans un
chagrin.

THERESE.

Là, là, là. Là, là. Là, là, là.

DORANTE *croisant les bras se tient
à un côté du Théâtre.*

Je suis outrée d'entendre cela.

THERESE.

Hé! vous, vous voilà aussi vous, on ne
vous voit quasi pas là; vous estes enveloppé
dans votre humeur sombre.

DORANTE.

Mon chagrin n'est que trop bien fondé.

THERESE.

Vous estes fâché de me voir rire, & moy je
ris de vous voir fâché.

DORANTE.

Est - ce ainsi que parle l'Amour ?

COMEDIE. 7

THERESE.

A propos d'amour , le vôtre sera - t'il toujours affligé ?

DORANTE.

Si j'avois moins de delicatesse.

THERESE.

Vous seriez plus raisonnable.

DORANTE.

Est - il rien de plus raisonnable que mes plaintes ?

THERESE.

O ! vos extravagances sont toujours pleines de raison , mais elles ne sont pas réjouïssantes.

DORANTE.

Quels discours , hélas ! que vôtre caractere est éloigné du mien.

THERESE.

Mon caractere n'est pas plus éloigné du vôtre , que le vôtre est éloigné du mien.

FROSINE.

Le mariage r'approchera tout cela.

DORANTE.

C'a , Frosine , je te fais Juge.

FROSINE.

Je n'ay pas le loisir de juger ; accommodez - vous à l'amiable , je vais lever ma Maîtresse.

THERESE.

Presse-la de s'habiller , car Madame la Comtesse veut la voir tout à l'heure.

FROSINE.

Vôtre Tante n'est encore qu'éveillée , & entre le réveil & la sortie d'une demie vieille , il y a bien des cérémonies de toilette.

8 LE DOUBLE VEU V A G E ,



SCENE III.

DORANTE, THERESE.

THERESE.

IL faut tirer de l'argent de ma Tante , c'est l'essentiel.

DORANTE.

L'essentiel est de sçavoir , si nous nous convenons l'un à l'autre.

THERESE.

Belle demande , à l'humeur près , nous nous convenons à merveille , & je vous corrigeray de vos bizarreries.

DORANTE.

Je ne suis point bizarre , lorsqu'après des raisonnemens solides , je conclus que vostre guayeté. . .

THERESE.

O ! ma guayeté , ma guayeté ; je conclus moy , que ma guayeté vous doit prouver ma tendresse ; & voicy comme je raisonne , car vous m'avez appris à faire des raisonnemens ; vous sçavez avec quelle frayeur j'ay toujours envisagé le mariage , parce qu'il est triste , je crains donc le mariage naturellement , je voy qu'on me veut marier avec vous , & je n'en suis pas plus chagrine. Hé ! estre guaye en cette occasion - là , n'est - ce pas vous aimer ?

COMEDIE. 9
DORANTE.

C'est ne me pas haïr.

THERESE.

Et ne me point fâcher du ton dont vous le prenez là , il me semble que c'est vous aimer assez passablement.

DORANTE.

Passablement est une expression bien touchante.. passablement.

THERESE.

O je veux que vous me teniez conte de la joie que j'ay.

DORANTE.

Cette joie seroit à sa place , si vous étiez seure que nôtre mariage réussit ; mais dans la situation où nous sommes, vous devriez trembler , & si vous aimez , on vous verroit comme moi inquiète , agitée , & dans l'horreur d'une incertitude cruelle , languir , soupirer , gemir.



SCENE IV.

THERESE , DOR. LA COMT. LA SUIV.

LA COMTESSE *contrefaisant Dorante.*

HE bien , Therese , je travaille à vous marier , n'êtes-vous pas ravie ?

THERESE.

Au contraire , Madame , je suis inquiète ,

10 LE DOUBLE VEU VAGE ;
agitée , & dans l'horreur d'une incertitude
cruelle , je languis , je soupire.

D O R A N T E.

Est-ce comme cela qu'on aime Monsieur ?

L A C O M T E S S E.

Fort bien Therese , fort bien , c'est moi Do-
rante , qui lui ay dit de vous railler un peu
de vôtre humeur chagrine ; ce n'est pas que je
ne vous estime beaucoup. L'interest que je
prens à vôtre mariage , vous le prouve assez ;
mais j'ay resolu de rire aujourd'hui du ridicu-
le de tous ceux qui sont icy autour de moi ; je
n'ay plus qu'un jour ennuyeux à passer à ma
campagne , je veux me des-ennuyer de tout ce
qui se presentera. Nôtre Veuve sera le princi-
pal sujet de mon divertissement , & la manie-
re dont je m'y prens pour tirer de l'argent
d'elle , est une espee de Comedie que je veux
me donner.

T H E R E S E.

Madame , si vous pouviez tirer beaucoup
d'argent de ma Tante , & ne vous guere mo-
quer d'elle , il faut avoir pitié des affligées.

L A C O M T E S S E.

Quand on lui annonça la mort de son mari,
je m'apperçûs que cette mort n'affligeoit que
son visage.

D O R A N T E.

Quoy qu'il en soit , je vous prie de l'épar-
gner , car enfin si son affliction est fausse , la
mort de mon Oncle est peut-être veritable , &
mon Oncle avoit l'honneur d'être vôtre In-
tendant.

COMEDIE. II

LA COMTESSE.

O il s'est enrichi à mes dépens, je veux rire aux dépens de la Veuve, après tout, c'est une extravagante, elle veut desheriter sa Nièce; qui est ma filleule, en un mot elle hait celle que vous aimez, pourquoi la ménager, seroit-ce parce qu'elle a de l'amour pour vous.

DORANTE.

Si elle a de l'amour pour moi, c'est un ridicule inexcusable.

LA COMTESSE.

Un ridicule moins excusable, c'est l'empressement qu'elle eut hier de prendre le deuil. Mademoiselle, dites-moy un peu comment elle a pû trouver icy à la campagne tout le crêpe, dont elle s'est chargée.

LA SUIVANTE.

J'ay sçû ce matin de Frosine, qu'elle gardoit dans sa cassette, un habit de deuil tout prêt pour la mort de son mari. Elle dit qu'une femme réguliere doit en user ainsi, pour pouvoir celebrer sa douleur, dès le premier moment du Veuvage.

LA COMTESSE.

Et vous ne voulez pas que je me moque d'une telle vision: ça Dorante, allez prendre le deuil aussi, pour lui prouver que vous êtes sûr de la mort de votre Oncle.

THERESE.

Je vais aussi prendre le noir pour rendre la chose plus touchante.



12 LE DOUBLE VEUVAGE,



SCENE V.

LA COMTESSE , LA SUIVANTE,

LA COMTESSE.

MAdemoiselle, il faudra que vous chantiez quelque petit air dans l'Opera que Gufmand me prepare.

LA COMTESSE.

Il est juste que mon domestique contribuë aujourd'huy à me réjouïr.

LA SUIVANTE.

Je voudrois que vôtre Suisse fût icy , car il chante plaisamment : la femme est d'assez bonne humeur , & danse assez bien pour une Suisseffe.

LA COMTESSE.

La voicy , que vient-elle m'annoncer ?



SCENE VI.

LA COMTESSE, LA SUIV. LA SUISS.

LA SUISSESSE.

REjouïffez-vous Madame, mon mari vient d'arriver des Eaux.

LA COMTESSE.

J'en suis ravie , il va nous apprendre si mon Intendant est mort ou en vie , ne te l'a-t-il point déjà dit,

LA

COMEDIE.

13

LA SUISSESSE.

Mon mari ne me dit jamais de secrets , il a raison , car je suis trop babillarde , & je n'aime point non plus qu'il me conte rien , car il est si landore , il a la parole si longue , si longue , que j'aurois plutôt écouté cent douceurs d'un autre , qu'il ne m'en auroit dit une.

LA COMTESSE.

Que ne paroît-il donc.

LA SUISSESSE.

Madame, pour paroître devant vous en courrier poli , il est allé se friser , se poudrer.

LA SUIVANTE.

Il se fardera aussi , car il estoit allé aux Eaux pour s'éclaircir le tein.

LA SUISSESSE.

Ne vous moquez point de lui , Madame , il étoit allé aux Eaux , pour se bien porter , & pour me plaire ; car comme il m'aime beaucoup , j'aime sa santé.

LA COMTESSE.

Je suis ravie de vous voir de bonne humeur.

LA SUISSESSE.

J'y suis, parce que mon mari est revenu , & aussi parce que vous avez commandé à votre Officier de nous faire boire tous à discretion ; les femmes de mon païs sont nées pour le vin , comme les Françoises pour l'amour , chacune a son usage , & souvent l'un n'empêche pas l'autre.

LA SUIVANTE.

Voici votre Suisse, Madame. Il vous va fai-

B

14 LE DOUBLE VEUVAGE,
re un beau discours; car il a de l'érudition
vôtre Suisse.



SCENE VI.

LA COMT. LE SUIS. & LA SUIVANTE.

LE SUISSE *frisé, poudré, paré, une
reverence, Mondeme, Seconde reverence, Mon-*
deme.

LA COMTESSE.

NE perdons point de temps en reverences,
dites-moi si mon Intendant est mort.

LE SUISSE.

Je sçavoï tou ces chouse la dans i'extrême
exaltitude.

LA COMTESSE.

Toutes ces choses-là consistent en un mot ;
Est-il mort ou ne l'est-il pas.

LE SUISSE.

Fau que moy conte ça par ordonnance ; car
quan je vous quitta... vous m'ordonites,.....
que je vous aporta... toutes les circonvenan-
ces de nôtre voyage, en arangement par écri-
ture.

LA COMTESSE *riant.*

Fort bien, ce que je veux sçavoir est écrit sur
vôtre Journal.

LE SUISSE,

Ma Jornale, c'est de la parole sans papier ;
car je l'écriva dans mon *Il montre son front* ;
jugement, par trois petites

COMEDIE. 15

chapters ; ce que nous partames , ce que nous
sejournimes , & ce que nous revenames.

LA COMTESSE.

Voilà une relation dans un bel ordre.

LE SUISS E.

A l'égard de premierement , Monsieur nôtre
Intendant , l'être fort ridicule , fort ridicule ;
Il dit qu'il y a dix ans que sa femme a du
mariage , & qu'elle n'a point de generation ;
& que c'est pour cela qu'il alloit querir des
enfants aux eaux , uia de quoy il m'entretena
tant qu'il arrivit.

LA COMTESSE.

Si ce recit ne me réjouïssoit pas , il m'impac-
tenteroit beaucoup.

LE SUISS E.

A l'égard de secondement , Monsieur l'Inten-
dant est encor pu ridicule , car j'aime le bon
vin moy , & luy fut aux eaux pour boire de
l'eau , & dans cette eau-là au lieu d'enfans , il
y trouvit tant de maladie , tant de maladie ,
qu'il en étoit mort quand il en ressuscitit.

LA COMTESSE.

Nous voila au fait , Il a pensé mourir , &
n'en est pas mort ; écoutez Suisse , il faut dire
à la Veuve , que quand son mari fût mort , il
en mourut tout à fait.

LE SUISS E.

Ha , ha , ha , quand a ne se trouvera Veu-
ve que d'un homme en vie , nous rirons bien.

LA COMTESSE.

Quand arrivera mon Intendant , où l'avez-
vous laissé.

16 LE DOUBLE VEU VAGE,
LE SUI S S E.

Je passimes hier par trente lieuës d'icy, & tou contre-là son petit caleche rompu, va t'en donc devant, me dit-il, car j'ay envie d'être malade icy tant qui sera Dimanche, pour qu'on refasse mon caleche Lundy, & je m'en vas Mardy tout bellement.

LA COMTESSE.

A ce conte-là il n'arrivera que demain, & ne viendra point troubler aujourd'huy nôtre projet; ça Mademoiselle, que celles de mes femmes qui sçavent danser, se preparent pour la Nôce que je pretens faire.

LA SUIVANTE.

Nous ferons de nôtre mieux pour vous plaire, & moy qui chante fort mal, je ne laisserai pas de chanter quelqu'airs sur le Veu vage.

LA COMTESSE.

C'est mon maître d'Hôtel qui les a faits; il se pique d'être maître de Musique, mon maître d'Hôtel.

LA SUIVANTE.

C'est encore un autre original. Le voicy, je crois qu'il compose, car il marche de mesure, tenez, tenez, Madame, de la force dont il se tourmente, Il est possédé du demon de la Musique.

LA COMTESSE.

Chut, il ne nous voit pas, je veux m'en donner le plaisir.





SCENE VII.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE,
GUSMAND.

GUSMAND.

Composant & ne voyant pas la Comtesse, entre en marchant de mesure, & la bat avec ses mains.

LA, la, la, la, cela ne vaut rien, morbleu, ne trouverai-je point quelque idée toute neuve. . . *lentement.* La, la, la, la, la, non ce debut là est dans Lulli. . . La, la, la, la, la, Lulli encore. . . La, la, la, la. . . encore Lulli, quoy Lulli par tout. . . de quelque côté que je me tourne. . . Je suis bien malheureux de n'être venu qu'après luy, car parce que j'ay dans la tête tout ce qu'il a fait de beau, on dit que je le pille. . . La, la, la, la, la. . . fort bien cela. La, la, la, la, la, la. Admirable La, la, la merveilleux. *Il chante ces paroles.* Et le second dessus. La, la, & la basse. . . ton, ton. . . quelle fécondité, *l'octave de haut en bas tres-vîte.* La, la, la, la, la, la, la, la, quel reflux de genie. *l'octave de bas en haut* La, la, la, la, la, la, la, *sur le même ton,* les Nottes me gagnent, notons vîte.

18 LE DOUBLE VEUVAGE ;

Il tire des lignes , & ne dit plus rien , mais notte sur son genou , un genou en terre , jette les yeux du côté de la Comtesse , & l'apercevant jette son chapeau par terre , & continue toujours.

Il chante. Pardon , Madame , pardon... hon , hon , hon , *il notte toujours* , je crains de perdre une idée. Hon , hon , hon , dont vous serez enchantée. Hon , hon , hon... je notte le dernier ton , (*il se relève , & salue la Comtesse.*) C'est un Duo , pour un air de Veuvage que vous m'avez commandé , (*il donne le papier sur lequel il a écrit ,*) tenez Mademoiselle , vous sçavez chanter à livre ouvert ; *il donne le papier.*

LA COMTESSE.

J'apperçois la Veuve dans la galerie , je vais au devant d'elle.

GUSMAND.

Chantons toujours , cela nous servira de répétition.



SCENE VIII.

GUSMAND, LA VEUVE.

GUSMAND.

Air du Veuvage.

C'Est vous qui representez la Veuve , imitez bien l'affli-

COMEDIE.

Action des Veuves, pleurez depuis les yeux jusqu'au menton.

*LA SUIVANTE chante le rôle de la Veuve.
Pleurons , pleurons les malheurs du Veuwage.*

LA VEUVE.

*Sur un lugubre habit un crêpe à triple étage :
Efarouchara les Amans l'horreur d'un linge uni
qui me bat le visage ,
Ny prêt , ny taille , ny rubans ,
pendant deux ans.*

Pleurons , pleurons les malheurs du Veuwage.

GUSMANT chante.

Chantons , chantons les douceurs du Veuwage.

Une fille craint le couroux ,

d'une mere un peu trop sage ;

Une femme craint son Epoux ,

mais la Veuve hors d'esclavage

Ne craint ny mere ny jaloux :

chantons les douceurs du Veuwage.

Pleurons , pleurons les malheurs du Veuwage.

LA VEUVE.

Je pers un cher Epoux qui m'aima constamment.

GUSMANT,

Jusques au jour charmant

De vôtre mariage.

LA VEUVE.

Il me tenoit sans cesse un si tendre langage ,

sa complaisance , sa douceur.

GUSMANT.

Cachoit toujours quelque infidele ardeur ,

à vôtre jalouse fureur.

LA VEUVE.

Ah ! qu'il estoit d'une agreable humeur.

20 LE DOUBLE VEUUVAGE ;

GUSMANT.

Quand il soupoit chez sa voisine.

LA VEUVE.

*Quelle union fut pareille à la nôtre ,
nous n'avions entre nous que le oui , & le non.*

GUSMANT.

*Mais quand vous disiez l'un , il disoit toujours
l'autre.*

LA VEUVE.

Il estoit bien - faisant.

GUSMANT.

En ville liberal ,

Et de tous les maris enfin le plus brutal.

LA VEUVE.

Que de vertus il avoit en partage !

GUSMANT.

Que de défauts il avoit en partage !

Duo { *Pleurons les malheurs* } *du Veuveage.*
 { *Chantons les douceurs* }

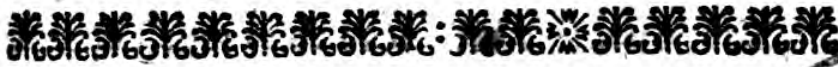


SCENE IX.

LA SUIVANTE, FROSINE, GUSMANT.

FROSINE.

R Etirez - vous , ma Maîtresse s'approche ,
(à Gusmant) Elle vient pleurer icy che-
min faisant.



SCENE X.

GUSMANT, FROSINE.



GUSMANT.

ON en tirera plutôt de fausses larmes que de bon argent.

FROSINE.

Ne plaisantes point : je crains bien que tout cecy ne soit perilleux pour elle.

GUSMANT.

Comment donc ?

FROSINE.

Elle m'a fait pitié, quand Madame la Comtesse luy a certifié son veuvage, c'est un coup de poignard qu'elle luy a enfoncé dans le cœur.

GUSMANT.

Quoy! elle a senti le coup!

FROSINE.

Ce qui la fera mourir, ce n'est pas le coup, c'est le contre-coup : car ce moment qui la détrompera d'un veuvage si doux, la fera mourir de douleur.

GUSMANT.

Venons au fait, dis-moy : est-il bien vray qu'elle soit amoureuse de Dorante, & qu'elle pense à l'épouser, aussi-tôt qu'elle croit son mary mort ?

22 LE DOUBLE VEUVAGE ;

FROSINE.

Elle y pensoit bien dès son vivant , & je me suis toujours doutée , qu'elle destinoit au Neveu la survivance de son Oncle.

DORANTE.

Par les confidences que le mary m'a faites , j'ay jugé qu'il destinoit aussi à la Nièce le poste de la Tante , il me dit souvent que Therese n'est Nièce de sa femme qu'au troisième degré.

FROSINE.

Ma Maîtresse veut que Dorante ne soit quasi pas Neveu de son Oncle.

GUSMANT.

Ces sentimens m'étonnent dans une femme , qui se pique d'une régularité de mœurs....

FROSINE.

Elle est régulière dans ses mœurs de parade , mais chez certaines femmes les mœurs de parade & les mœurs negligées sont aussi différentes , que coëffure de jour & coëffure de nuit.

GUSMANT.

Tout bien considéré , je conclus que le mary & la femme excellent également dans l'hypocrisie conjugale.

FROSINE.

Ils s'embrassent à proportion des biens qu'ils esperent l'un de l'autre.

GUSMANT.

Oüy , l'intérêt luy seul produit dans certaines familles plus d'embrassades fausses , que l'amour & l'amitié n'en produisent de sincères dans tout Paris.

COMEDIE.

23

FROSINE.

La tendresse affectée de ces deux époux me réjouit, car en certains momens, tel des deux qui a envie de dévisager l'autre, carresse la succession qu'il en espere.

GUSMANT.

J'admire la sagesse des Loix de nostre Province, qui permet aux époux de s'entre-donner leurs biens, car l'esperance d'heriter l'un de l'autre, est la seule digue qu'on peut opposer au torrent des querelles domestiques.

FROSINE.

Retire-toy, voicy ma Maitresse.



SCENE XI.

FROSINE *prenant son mouchoir.*

Pour gagner sa confiance, je vais luy aider à contrefaire l'affligée.



SCENE XII.

LA COMTESSE, LA VEUVE, FROSINE.

FROSINE *entre un peu devant, & fait retirer les Chanteurs.*

Menagez vôt're poitrine, Madame, ménagez vôt're poitrine, gemir, soupirer,

24 LE DOUBLE VEUVAGE ;
sanglotter , toutes ces démonstrations de douleur vous feroient plus de mal , que la douleur même.

LA VEUVE.

Helas !

LA COMTESSE.

C'a , Madame , n'éludez point la proposition que je vous fais ; répondez-moy précisément , vous n'aimez point à voir votre Nièce , je veux l'éloigner de vous , & la marier en Province : ne voulez-vous pas bien luy faire quelque présent ?

LA VEUVE *sans écouter.*

Voicy le quatrième jour de mon veuvage , le quatrième , n'est - ce pas , Frosine ?

FROSINE *sur le même ton.*

Le quatrième , ouïy.

LA VEUVE.

Hé bien ! Madame , depuis ce temps - à je n'ay pris aucune nourriture.

FROSINE.

Nous ne nous nourrissons que d'affliction & d'orge mondée.

LA VEUVE.

Tout ce que je mange , me reste sur l'estomach comme un plomb.

FROSINE.

Nous ne mangeons point , & ce que nous mangeons nous étouffe.

LA COMTESSE.

Répondez-moy donc , Madame , consentez-vous. . .

LA VEUVE *pleurant.*

Non , je ne seray pas en vie dans quatre jours.

LA

COMEDIE.
LA COMTESSE.

25

Vivez & ne pleurez plus.

LA VEUVE.

Ah ! je pleurerai encor dans trente ans.

FROSINE.

Mourir bien-tost & pleurer long-temps,
c'est nôtre dernière resolution.

LA VEUVE.

Je ne sçay ce que je dis, Frosine.

FROSINE.

Je le vois bien.

LA VEUVE.

J'ay l'esprit troublé ; Madame , je ne suis
pas en état de parler d'affaires, je suis si foible.

FROSINE.

Nous n'avons pas la force de marier Therese.

LA COMTESSE.

Tant que vôtre mari a vécu , vous m'al-
leguiez pour excuse , que vous esperiez avoir
des enfans ; mais vos esperances & vos excuses
sont mortes avec vôtre époux, vous estes maî-
tresse de vos volontez , il faut ou marier The-
rese , ou me dire que vous ne le voulez pas.

LA VEUVE.

Je ne puis me résoudre à marier ma Nièce.
Helas ! je ne luy veux pas assez de mal pour
l'exposer au mariage.

LA COMTESSE.

A vous entendre parler ainsi du Mariage , on
croiroit que vous vous en seriez mal trouvée.

LA VEUVE.

Au contraire , c'est parce que mon bonheur
estoit parfait , que je ne veux pas marier ma
Nièce.

C

26 LE DOUBLE VEU V A G E ,

LA COMTESSE.

C'est une raison pour la marier.

LA VEUVE.

J'ay eu un mari trop aimable, je ne veux pas qu'elle en ait de sa vie.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous mieux.

LA VEUVE.

Elle seroit trop affligée de le perdre ; la marier, ce seroit l'exposer à estre veuve & malheureuse comme moy : Ah ! Madame , dans l'abîme d'affliction où je me vois , la retraite & la solitude . . . , c'est le parti que ma Nièce doit prendre.

LA COMTESSE.

Cen'est pas à votre Nièce , que la retraite convient.

LA VEUVE.

Ne m'en parlez plus , je suis trop affligée ;

LA COMTESSE.

En un mot , votre Nièce . . .

LA VEUVE.

Non , non , je suis trop affligée ; je veux qu'elle passe sa vie dans un Convent.

LA COMTESSE.

Par les mauvaises raisons que vous me dites, je comprends les bonnes que vous ne me dites pas : Vous voulez garder votre argent pour vous remarier.

LA VEUVE.

Moy ! me remarier ?

LA COMTESSE.

Ecoutez , pour parvenir à un second mariage , vous avez besoin des grands biens que v.ô-

tre époux vous laisse, & ces grands biens ayant esté gagnez d'une certaine façon, dans mes affaires. . . . je pourrois car je n'avois pas encore signé les comptes de vôtre Mari. . . . c'est pourquoi, je vous prie, de ne me point refuser dix mille écus que vous avez dans vôtre cassette; je vous en prie, au moins, je vous en prie ?



SCENE XIII.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE d'un air acariate.

JE vous en prie, dit-elle, je vous en prie.
FROSINE.

Elle vous prie d'un air. . . .

LA VEUVE.

Ces gens de qualité . . .

FROSINE.

Le prennent sur un ton. . . .

LA VEUVE.

Croyent que leurs prieres. . . .

FROSINE.

Sont des commandemens. Un grand Seigneur qui prie un Bourgeois de luy faire une grace, c'est comme un Sergent qui prie de payer une Lettre de Change.

LA VEUVE.

Elle parle comme si on la craignoit beaucoup.

28 LE DOUBLE VEUVEGE,

FROSINE.

Vous la craindriez moins , si vôtre mari vivoit ; car il estoit aussi habile à défendre sa proye , qu'il estoit fin pour l'attraper.

LA VEUVE.

Helas ! j'ay bien perdu.

FROSINE.

Madame la Comtesse pourroit bien vous chicaner , ouy , vous me direz , qu'elle ne peut faire que de mauvaises chicanes à la veuve d'un honneste Intendant , qui s'est enrichi comme les autres , à embrouïller des affaires ; mais enfin , si elle alloit vous faire rendre par injustice , ce que vôtre mari a gagné équitablement.

LA VEUVE.

C'est ce que je crains , Frosine.

FROSINE.

On opprime les veuves , parce qu'elles ont perdu leur appuy.

LA VEUVE.

Leur appuy , c'est bien dit. Helas ! je suis sans appui.

FROSINE.

Sans appuy ! C'est pourquoy vous devez contenter Madame la Comtesse , afin que possédant paisiblement de grands biens , vous trouviez quelque jeune homme qui soit vôtre appuy.

LA VEUVE.

Ah ! Frosine , si je pense m'accommoder avec Madame la Comtesse , ce n'est que pour avoir du repos ; mais avant que de luy rien donner , je veux consulter quelque homme d'esprit.

COMEDIE. 29

FROSINE *bas.*

Comme Dorante , quelque homme d'esprit : Ouy...

LA VEUVE.

Quelque homme de bon conseil.

FROSINE.

Fort bien.

LA VEUVE.

Quelque homme de teste.

FROSINE.

A propos , Madame , Dorante est arrivé ce matin.

LA VEUVE.

Dorante est arrivé ?

FROSINE.

Ouy , Madame, il est homme d'esprit, Dorante.

LA VEUVE.

Assurément.

FROSINE.

Homme de bon conseil.

LA VEUVE.

Sans doute.

FROSINE.

Homme de teste ; si vous luy communiquez vos petites inquietudes.

LA VEUVE.

Il sçavoit les affaires de mon mari.

FROSINE.

Les vostres seront bien entre ses mains.

LA VEUVE.

Va luy dire qu'il vienne me trouver dans le jardin.

30 LE DOUBLE VEUVAGE ;

FROSINE.

Tout à l'heure , Madame.

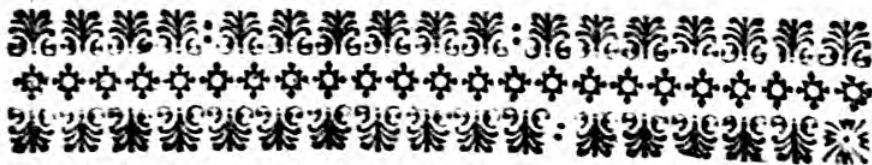
LA VEUVE.

Une personne sage doit prendre conseil.

FROSINE.

Vous suivrez celui de Dorante. Quelle sagesse , quelle sagesse !

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

THERESE, DORANTE.

THERESE.

Dites-moi donc vite, ce qu'a produit votre conversation avec ma tante.

DORANTE.

J'ay tourné son esprit de façon, qu'elle me laisse arbitre entre-elle & Madame la Comtesse !

THERESE.

La plaisante chose.

DORANTE.

Je la vois disposée à vous donner tout ce que je jugerai à propos ; en un mot , elle facilitera notre union , sans le sçavoir.

C O M E D I E.

34

T H E R E S E.

Sans le sçavoir , c'est ce qui me réjouit

D O R A N T E.

Comprenez-vous quel est nôtre bonheur . . .

T H E R E S E.

Vous la prendrez pour juge contre elle-même,
rien n'est plus plaisant , cela me charme.

D O R A N T E.

Vous êtes charmée du plaisant , c'est le plai-
sant seul qui vous touche d'abord ? Hé votre
premier mouvement ne devrait - il pas être un
sentiment vif & passionné du bonheur. . . .

T H E R E S E.

Ce bonheur - là me touche aussi.

D O R A N T E.

Aussi , aussi , non elle a des expressions.

T H E R E S E.

O ne me chicanez point , je vais bien faire
rire Madame la Comtesse.

D O R A N T E.

Quoy ! me quitter sans me témoigner. . . .

T H E R E S E.

Je vous témoigneray fort des merveilles.



S C E N E II.

T H E R E S E , D O R A N T E , F R O S I N E.

T H E R E S E.

A H Frosine , tout va le mieux du monde ,
tu me vois dans une joie ; mais en recom-

32 LE DOUBLE VEUVAGE ;

pense , Dorante est bien chagrin , je crois qu'il souhaiteroit quasi que nôtre mariage ne se fît point , & qu'il survint quelque obstacle.

FROSINE.

Il peut se réjouir , car l'obstacle est arrivé , vôtre Oncle est arrivé , Monsieur.

DORANTE.

Mon Oncle ! Ah Ciel ! je suis au désespoir.

THERESE.

Voilà tous nos projets renversez. Ah Dorante ! Pourquoi m'aimez - vous tant ? Que vous allez être malheureux ? Helas ! j'auray autant de chagrin que vous ? Plus d'esperance, je suis désolée.

DORANTE.

Désolée , dites - vous ?

THERESE.

Désolée , désespérée.

DORANTE.

Quoy ? vous ressentez....

THERESE *outrée.*

Que je suis malheureuse !

DORANTE.

Ah ! quelle joie pour moy , vous êtes sensible , je suis aimé , je ne souhaite plus rien au monde , je ne voulois que vôtre cœur.

FROSINE.

Vous n'aurez que cela aussi.

DORANTE.

Mais , Frosine , est - il bien vray que mon Oncle soit icy ? Quoy dans le moment , que je suis convaincu , que je serois heureux ! Ah Ciel ! est - il un malheur égal au mien ?



SCENE III.

FROSINE, DORANTE,
THERESE, GUSMAND.

GUSMAND.

L'Intendant de retour ! quel contre-temps !
Prendre la poste, pour venir nous desoler !
la rage de sa femme va retomber sur nous ;
fût - elle déjà où elle croit son mary.

FROSINE.

Pour moy je leur souhaite à tous deux ce
qu'ils desirent à la femme, la mort du mari,
Et au mari la mort de la femme, à moins que
leurs desirs ne s'accomplissent subitement,
vous ne serez jamais marié.

DORANTE.

Voicy mon Oncle.

THERESE.

Que luy dirons - nous ?

FROSINE.

Quel party prendre ?

GUSMAND.

Je n'en sçay rien.





SCENE IV.

FROSINE, DORANTE,
THERESE, GUSMAND.

L'INTENDANT.

Ouais, que signifie donc tout cecy ? J'ay
beau questionner tous nos gens, chacun
me tourne le dos sans me répondre. . . . Que
vois - je tous trois en deuil, mon Neveu, de
qui portez - vous ce deuil - là ?

DORANTE *embarrassée.*

Monieur *il fait une révérence, &
s'en va.*

L'INTENDANT.

Autre muet qui me fuit, & vous, Therese,
me direz vous ?

THERESE, *autre révérence, & s'en va.*

Je n'en sçay rien, Monsieur.



SCENE V.

FROSINE, GUSMAND, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

ENcore. Hé je te prie, Frosine, tire - moi
d'inquiétude, pourquoy ce grand deuil ?

FROSINE *s'en allant aussi.*

C'est pour courir le bal.



SCENE VI.

L'INTENDANT , GUSMAND.

L'INTENDANT.

ET vous Gusmand , m'expliquerez - vous ce que je commence à soupçonner ; car enfin ce n'est pas Madame la Comtesse qui est morte , tous les gens seroient aussi en deuil , mon cher Gusmand , ne me cachez rien , vous êtes mon confident unique.

GUSMAND *à part.*

Eh mais *Il se promene de l'autre côté , que diantre luy diray - je ?*

L'INTENDANT.

Que dois - je penser en voyant cela ?

GUSMAND.

En voyant leurs habits noirs . . . ? vous devez penser *ne pouvant trouver de défaite qu'ils sont en deuil.*

L'INTENDANT.

Hom, Je me doute

GUSMAND.

Dites - moy de quoy vous vous doutez , je verrai bien si c'est la verité.

L'INTENDANT.

C'est assurément mais je n'ose le croire.

GUSMAND.

Ny moy le dire,

L'INTENDANT.

Mon cœur me le dit assez *Il met ses*

36 LE DOUBLE VEU VAGE ;
mains sur ses yeux , & tourne la tête de l'autre côté , ma femme est morte.

GUSMAND *de l'autre côté du Théâtre.*

Il me vient une idée , faisons luy croire ; il est amoureux de Therese , & cela fera que... ouy ma foy... cela est bon , *il revient à luy...* Monsieur, on devine toujourns d'abord ce qu'on craint , ou ce qu'on souhaite le plus ; vous l'avez deviné , vôtre femme est morte.

L'INTENDANT.

J'ay bien vû que personne n'osoit m'apprendre la nouvelle.

GUSMAND.

Cela saute aux yeux , je n'osois vous le dire non plus , moy ; mais je me suis ressouvenu , que vous avez l'esprit fort.

L'INTENDANT.

Il faut s'attendre à tout dans la vie.

GUSMAND.

Vous soutenez cela comme un Cesar.

L'INTENDANT.

Je gagerois qu'elle est morte la nuit du lundy au mardy.

GUSMAND.

Justement.

L'INTENDANT.

Car je me réveillay en sursaut.

GUSMAND.

Voyez la simparchie quand on s'aime.

L'INTENDANT.

Je sentis une main froide.

GUSMAND.

Elle vous disoit adieu.

L'INTENDANT.

COMEDIE 37
L'INTENDANT.

Je vis un fantôme invisible... là... qui dispa-
roissoit; mais comment cette mort est-elle ar-
rivée ?

GUSMAND.

Je vais vous le dire, Monsieur. Vous sçau-
rez que . . . la nuit du lundy au mardy...

L'INTENDANT.

Ouy.

GUSMAND.

Dans le moment qu'elle vous apparut... il
luy prit mais le fantôme vous aura dit
tout cela.

L'INTENDANT.

Mais encore.

GUSMAND.

Il luy prit je n'aime point à faire des
recits douloureux.

L'INTENDANT.

Dites-moy quelque circonstance.

GUSMAND.

Si vous voulez absolument sçavoir les cir-
constances de sa maladie, je vous diray que
d'abord elle est morte subitement.

L'INTENDANT.

D'apoplexie.

GUSMAND.

Non, Monsieur, de chagrin. On vint luy
dire chez elle, que vous estiez mort aux eaux;
tout d'un coup un saisissement la saisit... elle
tombe évanouie, l'évanouissement prit racine,
& vous voila veuf.

L'INTENDANT *tirant son mouchoir.*

S'il est vray qu'elle soit morte de douleur;

D

38 LE DOUBLE VEU VAGE ;

je suis bien obligé de la pleurer . . . hon . . .
il pleure.

G U S M A N D.

Ne pleurez pas encore , j'ay à vous parler
d'affaires importantes.

L'INTENDANT.

Helas ! j'ay fait une perte irreparable . . . hon . . .

G U S M A N D.

Cela se reparera , Monsieur , car . . .

L'INTENDANT.

C'estoit la meilleure femme . . . hon , hon . . .

G U S M A N D.

Ecoutez-moy , de grace.

L'INTENDANT.

Une complaisance , une douceur . . . hon . . .

G U S M A N D.

Ecoutez-moy donc.

L'INTENDANT.

Une tendresse . . . hon . . . sincere . . . desinteref-
sée . . . hon . . . c'estoit le meilleur cœur , le
meilleur cœur . . . hon , hon , hon . . .

G U S M A N D *à part.*

*Il va pleurer icy une heure , cela romproit
mes mesures . Il va le tirer par le bras.* Monsieur,
vous me faites compassion , & je fais conscien-
ce de ne pas laisser pleurer une femme qui n'est
point exempte de douleur ; je vous ay dit cela
à l'ord pour vous consoler ; mais la verité,
c'est que les Medecins convinrent que . . .
on a vu . . . mes mourir de joye.

L'INTENDANT *revenant un peu.*

Je ne puis croire qu'elle souhaitât ma mort . . .

G U S M A N D.

Pour souhaiter vostre mort , non ; mais

elle craignoit que vous ne vécussiez plus qu'elle.

L'INTENDANT.

O ! pour cela , je le croirois bien.

GUSMAND.

Elle vouloit heriter de vous.

L'INTENDANT.

Oüy l'interest

GUSMAND.

L'interest la rendoit caressante ; mais dans le fond elle avoit une duteté pour vous.

L'INTENDANT.

Ah ! c'étoit un mauvais cœur.

GUSMAND.

Vous souvient - il qu'un jour , enragée contre vous , elle se contraignit tant , pour vous aller embrasser , qu'elle en eût crevé ; mais elle s'avisa de dire à son petit Laquais , toutes les injures qu'elle n'osoit vous dire , & pensa l'étrangler à vôtre intention.

L'INTENDANT.

C'étoit une méchante femme.

GUSMAND.

Une malice.

L'INTENDANT.

Cachée.

GUSMAND.

Noire.

L'INTENDANT.

J'en estois si indigné

GUSMAND.

Une malignité

L'INTENDANT.

Si outré , . . .

40 LE DOUBLE VEUVAGE ;
G U S M A N D.

De demon.

L'INTENDANT.

Si excédé.

G U S M A N D.

C'estoit un diable.

L'INTENDANT,

Que si elle n'estoit morte , j'en serois mort.

G U S M A N D.

A present que vous ne pleurez plus , souvenez - vous de la tendresse que vous aviez pour Therese , lorsque vous me fites confidence , que vous vivriez plus long - temps que vôtre femme. Si vous aimez encore cette petite Therese , je vous plains , car Madame la Comtesse la marie aujourd'huy.

L'INTENDANT.

Aujourd'huy !

G U S M A N D.

C'est de quoy j'ay voulu vous avertir en ami ; mais avant que d'entrer en matiere là-dessus , il est essentiel que vous évitiez Madame la Comtesse , jusqu'à ce que nous ayons pris certaines mesures avec Therese ; mais cachez-vous vite au fond de cet appartement , pendant que j'iray avertir Therese.

L'INTENDANT.

Tu m'inquiètes , & . . .

G U S M A N D.

Entrez vite , & pour cause , je vous ameneray Therese à l'instant : entrez vite.



SCENE VI.

GUSMANT, *après avoir conduit
des yeux l'Intendant.*

MOn idée est bonne, il donnera dans le panneau, c'est un petit genie foible, habile dans les affaires, & sot par tout ailleurs. On en voit tant comme cela. Courons avertir; mais si quelqu'un venoit le détromper, *il va.* Il faut pourtant que j'aille. *Il revient.* Il faut que je reste. Aussi par où commencer, appel-
lons quelqu'un de nos gens.



SCENE VII.

GUSMAND, LE SUISSE, LA SUISESSE,
DEUX LAQUAIS.

LA SUISESSE.

AH! M. le Maître, nôtre Intendant est
revenu, quel malheur!

LE SUISSE.

Y revenir en poste, & voilà le malheur, *en buv.*

LE SUISSE, *& le Laquais.*

Voilà le malheur, (*& boit.*)

42 LE DOUBLE VEUVAGE,
LE SUISSSE.

Drés que son femme l'aura vû , a se doutera
bien qu'il n'est plus mort.

LA SUISSSESSE.

Plus de mariage.

LE SUISSSE.

On ne boira pu de noce. Nous ne boirons
plus , & boit.

LA SUISSSESSE , & le Laquais,
Plus.

GUSMAND.

Ecoutez - moy , si vous voulez boire , il faut
luy faire croire que sa femme est morte.

LE SUISSSE.

Ho , ho , les vlà donc morts tous deux.

LA SUISSSESSE.

Et les voilà tous deux veufs.

GUSMAND.

S'il vous questionne , ne répondez autre
chose , que elle est morte ; mais quand cela ,
mais comment , mais pourquoy ?

LE SUISSSE.

Elle est morte.

GUSMAND.

Fort bien , mais ce n'est pas le tout , il faut
l'empêcher de sortir de ces deux Sales - cy , &
pour cela , il faut contrefaire les yvrognes.

LA SUISSSESSE.

Je conduiray tout cela , nous le ferons boire
malgré luy.

GUSMAND.

Oüy , gardez - le moy , jusqu'à ce que je
revienne.



SCENE VIII.

LE SUISSE, LA SUISSESSE,
DEUX LAQUAIS.

LE SUISSE.

FAut ly dire pour toute guialogue, votre
femme est morte, & buvons.

LA SUISSESSE.

A propos de sa femme morte, il nous écoute.
Chante luy cette Chançon que tu sçais.

LE SUISSE.

Ah ! ah ! ce Chançon de consolation à boire
là vlà. . . . hem . . .

CHANÇON.

*Chagrin, chagrin contre ta noir sifage,
Moy sçavoir prendre un joyeux trinquement ;
Poire un pti coup, pour un pti chagrinage,
Pour un pu grand, poire pu grandement.
Mais si ché nou mon fame fait tapage,
En arrageant avalir tout, avalir tout. Il boit.
Moy craindre point sti rage.*

*Si pour mourir mon fame étoit partie,
Moy consolir par un pti trinquement,
Pour consolir de ce qu'al est en vie,
Me faut trinquer beaucoup pu grandement.
Quand son galant veut que moy ne voir goutte,
Par tremblement avalir tout,
Sans ly perdre un pti goutte.*



SCÈNE IX.

LE SUISSE, LA SUISSASSE;
DEUX LAQUAIS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Qu'est - ce à dire donc , se réjouir ainsi de
mon affliction ?

LE SUISSE *faisant l'yvrogne.*
Vôtre femme est morte , & buvons.

LA SUISSASSE, & CHAMPAGNE.
Et buvons.

L'INTENDANT.
Ces marauts - là sont yvres.

LE SUISSE *l'arrêtant.*
Il faut boire l'affliction.

L'INTENDANT *veut passer.*
Qu'est - ce à dire donc ?

CHAMPAGNE *apportant un ban.*
Consolez - vous dans ce fauceuil.

L'INTENDANT.
Morbleu.

LA SUISSASSE *l'arrêtant.*
Vôtre femme est partie , il faut boire jusqu'à
ce qu'elle revienne.

LE SUISSE.
Quand ma fame . . . sera morte , je m'enni-
vreray sur l'Epitaphe.

COMEDIE.

45

L'INTENDANT.

Je ne gagneray rien avec ces yvrognes - cy.
Rentrions pour attendre Gusmand.

LA SUISESSE.

En attendant que Gusmand vienne, chantons
une petite chanson à boire.

*Ma Voisine est très - jolie,
Mais ce qui me déplaît fort,
Elle est toujours endormie,
Son mari jamais ne dort.*

*Quand leur humeur me chagrine,
Je porte chez eux d'un vin,
Qui réveille la voisine,
Et fait dormir le voisin.*

LE SUISSSE.

*Mon voisin me dit sans cesse,
Qu'il me veut fournir de vin,
Je connois bien sa finesse,
Mais moy l'être encore pu fin.
Fais semblant d'être facile,
Moi ferai semblant de rien,
Pendant qu'il fera le gile;
Je lui boiray tout son bien.*

LA SUISESSE.

*Mon mari je suis très - sage,
Mais mon cœur simple & benin,
N'aura jamais le courage,
De tromper un bon voisin.
Et s'il faisoit la dépense,
D'apporter du vin chez nous,
Je croirois en conscience
Devoir le payer pour vous.*





SCENE X.

GUSMAND, THERESE.

GUSMAND *faisant retirer les yvrognes.*

CHut , retirez - vous tous. C'a , Mademoiselle , entrez là dedans.

THERESE.

Le voicy , je vais jouer mon rôle à merveille.



SCENE XI.

GUSMAND, THERESE,

L'INTENDANT.

AH! les voilà partis , allons joindre Gusmand.

THERESE.

Je viens implorer votre bonté, Monsieur, je suis désolée.

L'INTENDANT.

Consolez - vous , ma cher enfant , j'empêcherai bien que Madame la Comtesse ne vous marie.

THERESE.

Elle veut me marier à un homme qui n'a pas

Un fol , c'est ce qui me désolé.

GUSMAND.

Pas un fol , Monsieur , vous sçavez qu'elle n'a rien ; & quand rien se marie avec rien , cela fait des enfans si tristes . . . Madame la Comtesse dit , que cet homme - là fera fortune.

THERESE.

Je ne me connois en fortunes , que quand je es vois toutes faites.

GUSMAND.

Elle dit qu'il est jeune.

THERESE.

Il en sera plus inconstant.

GUSMAND.

Plus un homme est âgé , plus il y a d'apparence qu'il vous aimera le reste de sa vie.

THERESE.

J'ay toujourns souhaitté un mari dont l'honneur fut éprouvée.

GUSMAND.

Qui eût déjà été marié.

THERESE.

Qui ait toujourns eû pour sa femme mille complaisances.

GUSMAND.

Comme vous , par exemple.

THERESE.

Helas ! je ne seray jamais si heureuse que na Tante l'étoit.

L'INTENDANT.

J'admire la prudence , la sagesse , & le bon goût de cette petite personne - là.

THERESE.

C'est mon goût naturel ; vous sçavez ,

48 LE DOUBLE VEU VAGE ;
Monsieur , que je suis incapable de ces amours de jeunesse ; mais en recompense , je suis capable d'une bonne petite amitié naturelle pour ceux qui me font du bien.

L'INTENDANT.

Les beaux sentimens ! les beaux sentimens... J'en suis charmé , si transporté , que je vais de ce pas trouver Madame la Comtesse. Ah ! la voilà dans la galerie. Je vais luy parler de bonne sorte.



SCENE XII.

THERESE, GUSMAND.

THERESE.

Cela ne va pas mal , mais si ma tante alloit rentrer.

GUSMAND.

Ne craignez rien , nos deux défunts ne scauroient se rencontrer si - tôt ; car Dorante s'est emparé de la femme dans le jardin , & nous tenons icy le mary ; Madame la Comtesse a le mot , & elle va le ramener dans son appartement.

THERESE.

Tâchons donc de faire aussi bien de nôtre côté , que Dorante a fait du sien.

GUSMAND.

Il faut que vous mettiez à contribution l'amour du Vieillard veuf , pendant que Dorante fait configer sa Vieille veuve.

SCENE



SCENE XIII.

GUSMAND, THERESE, LA COMTESSE.
FROSINE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

L'Amour ne se cachera point, Monsieur, & vous m'avez abordé d'une manière à me persuader que vous en avez beaucoup pour Therese.

L'INTENDANT.

Point du tout, Madame, mais enfin.

LA COMTESSE.

Je n'ay qu'un mot à vous dire là-dessus, si vous voulez que je ne marie point Therese, & que je vous la garde, pour vous consoler de votre veuvage, dans quelque temps d'icy, il faut que vous fassiez du bien à votre neveu; Vous sçavez que je l'estime, je vous ay parlé cent fois inutilement pour lui; je me sers de l'occasion, le Notaire est là dedans, je vais marier Therese à vos yeux, si vous n'assurez quelque bien à votre neveu.

L'INTENDANT.

Je suis raisonnable, Madame.

LA COMTESSE.

Nous allons voir, mais pour convenir de nos faits, entrons dans mon appartement, suivez-nous, Therese, votre presence facilitera cet accommodement-cy.

E

50. LE DOUBLE VEUVAGE.



SCENE XIV.

FROSINE, DORANTE.

DORANTE.

HE' bien Frosine !

FROSINE.

Ils sont après à taxer votre Oncle , qu'avez-vous fait pour hâter la libéralité de la Veuve ?

DORANTE.

Je la presse vivement ; mais elle me presse vivement aussi.

FROSINE.

C'est que son amour la presse de même.

DORANTE.

Je feins de ne rien comprendre à ses discours passionnez ; mais moins je luy parois intelligent , plus elle se rend intelligible , je n'y pouvois plus tenir , je l'ay laissée seule dans le jardin , où elle est restée pour cacher son trouble : Elle soupire , elle s'agite.

FROSINE.

C'est la declaration qui opere , cela veut sortir , elle en aura le cœur net. . . . La voicy , voyez si ces portes sont bien fermées , de peur d'accident.





SCENE XV.

FROSINE, LA VEUVE *qui réve.*

FROSINE.

Elle medite quelque declaration, qui soit
obscur & intelligible.



SCENE XVI.

FROSINE, LA VEUVE, DORANTE
un peu éloignée.

LA VEUVE.

AH, Frosine, que j'ay de honte de t'avoir
avoüé là-bas, les vûes éloignées que j'ay
pour Dorante.

FROSINE.

Pourvû que ces vûes éloignées ne s'appro-
chent point trop-tôt, je les approuve.

LA VEUVE.

Serai-je donc moins vertueuse, que ces
femmes anciennes, qui n'envisageoient d'autre
consolation, que d'avalier les cendres de leurs
Epoux.

FROSINE.

Vous voyez dans un neveu les cendres vi-
vantes de son Oncle; Une prise de ces cen-

52 LE DOUBLE VEU V A G E ;
dres - là , vous guerira de vos scrupules.

LA VEU V E.

Frosine , dis - moy , Dorante ne se doute
s'il point de mes sentimens ?

FROSINE.

Non vraiment ; mais soyez discrete , car un
homme entend les Veuves à demi mot.

LA VEU V E.

Je viens de l'entretenir avec une indifferen-
ce , une froideur

FROSINE.

Voilà ce que fait la vertu.

LA VEU V E.

J'ay éloigné toutes les idées de tendresse ,
avec une circonspection ; mais finement , deli-
catement. Helas ! avec toutes ces precau-
tions , je ne laisse pas d'avoir des remords con-
tinuels ; je m'imagine sans cesse , que l'ame du
defunt me reproche . . . oüy dans ce moment
même , j'entens ses plaintes , le son de sa voix
est actuellement dans mes oreilles.

DORANTE , à qui Frosine a fait signe de
s'approcher.

Madame ?

LA VEU V E *ayant peur.*

Ah Ciel ! ah ! c'est vous Dorante , vous
m'avez fait une peur , j'ay cru entendre la
voix de mon mary.

DORANTE.

J'ay en effet le son de la voix , tout semblable
à celuy qu'avoit mon Oncle , tout le monde s'y
méprenoit.

LA VEU V E.

Il avoit le son de la voix fort agreable , mon
mary.

COMEDIE.

53

DORANTE.

Parlons de vos affaires.

LA VEUVE.

C'est une chose merveilleuse que la ressemblance dans les familles. Vous avez toutes les manieres de vôtre Oncle, & ses manieres me charmoient.

DORANTE.

Suivant les conseils que je vous ay donnez.

LA VEUVE.

Vous avez son geste, sa démarche, son air de visage, j'aimois tant vôtre air de visage.

DORANTE.

Pensons à terminer . . .

LA VEUVE.

Ce qui me charmoit encore dans mon Epoux, c'est vôtre douceur, vôtre esprit, toute vôtre personne enfin.

DORANTE.

Madame, je vous ay dit de quelle consequence il est pour vous, de contenter au plus vite Madame la Comtesse, vous ne m'honorez point de vôtre attention.

LA VEUVE.

De l'attention ? c'est vous qui n'en avez guère. Vous me pressez de donner tout mon bien, vous ne savez pas que plus j'en auray... mieux ce sera pour vous . . . n'est - ce pas Frosine . . . car dans la suite . . . vous entendez bien, Monsieur . . . je pourrois bien vous . . . n'est - ce pas Frosine . . . je ne m'explique point . . . vous entendez bien, Monsieur . . . car la bienveillance me défend de vous dire . . .

54 LE DOUBLE VEUUVAGE.

FROSINE.

Tout ce que vous luy avez déjà dit.

LA VEUVE.

Je vous diray seulement , qu'ayant fait réflexion sur ce que Madame la Comtesse ne veut point me dire quel est le mary qu'elle destine à ma Nièce , je crains que ce ne soit vous.

DORANTE.

Moy , Madame !

FROSINE.

Monsieur est trop sage , pour ne pas aller droit à la source du bien.

LA VEUVE.

Je le crois , mais de peur que Madame la Comtesse ne vous donne malgré vous à ma Nièce , j'ay resolu de ne donner mon argent , qu'en signant le Contract de ma Nièce , avec un autre mary que vous , avec un autre . . . & j'ay mille bonnes raisons à vous communiquer là - dessus ; Suivez - moy tous deux.



SCENE XVII.

DORANTE, FROSINE.

DORANTE.

FROSINE.

FROSINE.

Monsieur.



SCENE XVIII.

FROSINE, DORANTE, GUSMAND.

FROSINE.

A H ! Gusmand , tout va mal de ce côté-cy.
GUSMAND.

Ah ! Frosine , tout va encore plus mal de
l'autre.

FROSINE.

Elle veut bien donner à la verité.

GUSMAND.

A la verité , il veut bien donner aussi.

FROSINE.

Mais Gusmand.

GUSMAND.

Mais Frosine.

FROSINE.

Elle veut s'assurer Dorante.

GUSMAND.

Il veut être nanti de Therese , il donnera en
signant le Contract , dit - il.

FROSINE.

En signant le Contract , dit - elle.

DORANTE.

C'est à dire , que mon malheur est sans res-
source.

GUSMAND.

Je n'y en vois aucune.

56 LE DOUBLE VEUUVAGE ;

FROSINE.

Mon genie est épuisé.

GUSMAND.

Nôtre intrigue tombe d'elle-même.

DORANTE.

Juste Ciel ; que deviendray - je ?



SCENE XIX.

GUSMAND, FROSINE.

GUSMAND.

FRosine , donnons - nous au moins à nous deux le plaisir de voir finir ce double Veuuvage.

FROSINE.

Que veux - tu que je voye , nous n'en pouvons tirer nulle utilité , & je n'ay pas le courage d'en rire.



SCENE XX.

GUSMAND.

MOy , j'ay toujours le courage de me réjouir. Voyons ce que deviendra tout cecy , le mary est resté seul dans cet appartement - là , la femme est seule dans celuy - cy , ils ont tous deux la bride sur le col. Voyons

COMEDIE. 57

qui sortira le premier. Bon , voicy le mary.
J'apperçois aussi la femme , éteignons les lu-
mieres , pour faire durer plus long - temps le
double Veuvage.



SCENE XXI.

GUSMAND , L'INTENDANT

L'INTENDANT.

MAdame la Comtesse croyoit avoir trouvé
sa duppe , & tirer de l'argent de moy ,
sans me donner Therese : elle veut la marier de
force à un autre ; mais Therese seroit au dé-
sespoir de ne me pas épouser. Elle m'a promis
qu'elle ne seroit jamais à d'autre qu'à moy ,
je luy ay dit tout bas de me venir retrouver
pour prendre des mesures , elle y viendra , at-
tendons - la icy.



SCENE XXII.

GUSMAND *caché*, L'INT. LAVEUVE.

LA VEUVE *bas à part*.

DOrante ne m'a point suivie , il est resté
icy , & on a éteint les lumieres , ne fe-

58 LE DOUBLE VEU VAGE ;

roit - ce point un rendez - vous qu'il auroit donné à Therese.

L'INTENDANT *bas à part.*

Si Therese y consent, je l'épouseray malgré la Comtesse . . . Je n'ay qu'à l'emmener secrettement, qu'en arrivera - t'il ?

LA VEUVE *bas à part.*

J'attens quelqu'un, c'est Dorante qui attend Therese.

L'INTENDANT *bas à part.*

Oüy, Therese me suivra ; car elle m'a promis de m'épouser, que je seray aise.

Ah ! *Il élève sa voix.*

LA VEUVE *bas . . .*

Comme il soupite . . . *élevant*, le petit traître,

L'INTENDANT.

C'est Therese qui me cherche, me voicy.

LA VEUVE *ayant peur de la voix de son mary.*

Cette ressemblance de voix me surprend toujours.

L'INTENDANT.

Est - ce moy, que vous venez chercher icy ?

LA VEUVE.

Ce son de voix me fait fremir . . . mais je suis folle, c'est la voix de Dorante qui a ce son - là, pour découvrir ses sentimens contre - faisons la voix de Therese . . .

L'Intendant est de l'autre côté du Théâtre un peu loin.

Je viens au rendez - vous, mon cher Dorante.

L'INTENDANT.

Dorante . . . Quoy, c'est Dorante que vous

COMEDIE. 59

cherchez , après m'avoir promis de n'être jamais qu'à moy.

LA VEUVE *en tremblant.*

Ah ! c'est la vraye voix de feu mon mary.

L'INTENDANT *à part , haut sans sortir de sa place.*

Ingrate , perfide ?

LA VEUVE *redoublant le tremblement.*

Son ame . . . me reproche . . .

L'INTENDANT *à part , haut sans sortir de sa place.*

Me trahir ainsi.

LA VEUVE *d'une voix transie & basse.*

C'est mon ame qui revient, Fuyons . . . Elle *tombe dans un fauteuil.*

Les jambes me manquent, criens : ma voix s'éteint.

L'INTENDANT.

Vouloir épouser Dorante ?

LA VEUVE *du même ton de voix.*

Je ne dis pas cela.

L'INTENDANT.

Quoy , j'ay mal entendu , ce n'est pas Dorante.

LA VEUVE *troublée.*

Eh non . . . je ne seray jamais à d'autre qu'à vous.

L'INTENDANT.

Jamais à d'autre qu'à moy !

LA VEUVE.

Non , mon mari , non.

L'INTENDANT.

Elle tremble en m'appellant son mari, elle

60 LE DOUBLE VEUVEGE ;
craint Madame la Comtesse. Il n'y a que moy
icy , ne tremblez plus , suivez - moy.

LA VEUVE.

Ha . . . a , a , a .

L'INTENDANT.

Où êtes-vous donc ? *Il rencontre sa main
qu'il prend.*

LA VEUVE.

Ah ! . . . *Elle s'évanouit.*

L'INTENDANT.

N'ayez pas de peur , c'est moy qui vous
tiens ? Oüy , puisque vous m'appellez vôtre
mari , vous serez ma femme ; Vous m'aimerez
un peu , n'est - ce pas ? Hé plaît-il , la pudeur
vous rend muette Hon Que cette
main - là est bien meilleure à baiser que celle
de ma femme , la sienne étoit rude , celle - cy
est douce . . Mais ne perdons point de temps ,
venez avec moy , *il la tire.* Qu'est - ce donc ,
vous trouvez - vous mal ? Hé , *il la tire.*

LA VEUVE.

Ah ! Dorante.

L'INTENDANT.

Qu'entens - je ?

GUSMAND *accourant avec une bougie.*

Que faites - vous donc là tête à tête . . .

L'INTENDANT *fuyant.*

Ah !

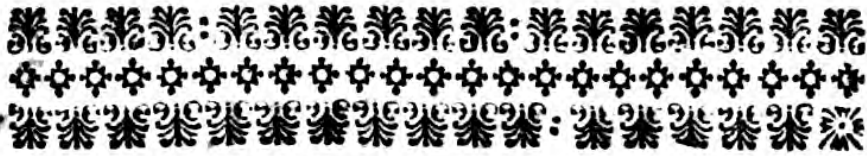
LA VEUVE *fuyant.*

Ah . .

GUSMAND.

Je tourne la chose en raillerie , car j'ay une
idée , allons la communiquer à Frosine.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FROSINE, THERESE.

FROSINE.



NOSTRE Intendant est outré de n'être plus veuf : il peste contre Madame la Comtesse qui luy a donné cette fausse joye ; mais il n'ose rompre avec Gusmand , il craint qu'il n'apprenne à sa chere épouse son infidelité. Il vous aime , mais il est encore plus amoureux de la succession de sa femme : enfin Gusmand fera de son mieux pour ramener cet esprit-là.

THERESE.

Helas ! que pourra produire tout cecy ?

FROSINE.

Cela pourroit peut - être ... par hazard ... supposé que ... mais franchement , je crois que cela ne produira pas grand chose ; ils viennent , retirez - vous : je vais voir en quel état est ma Maîtresse.



SCENE II.

GUSMAND, L'INTENDANT.

GUSMAND.

Ouy, Monsieur, c'est la dissimulation, qui maintient parmi les hommes la société civile & matrimoniale.

L'INTENDANT.

Ouf.

GUSMAND.

A l'abry de la dissimulation, les Courtisans s'embrassent, les femmes se complimentent, & les Auteurs se saluent de loin; la dissimulation farde les amitez nouvelles, & recrépité les vieilles haines.

L'INTENDANT.

Ouf.

GUSMAND.

Sans la dissimulation, que de séparations secretes s'érigeroient en divorces publiques; mais la dissimulation tient lieu de sagesse aux femmes, & de bonté aux maris; c'est ce qui fait tant de bons ménages qu'on voit à present.

L'INTENDANT.

Ah! mon cher Gusmand.

GUSMAND.

Vous commencez à dissimuler, vous me caressez, de peur que je ne dise à votre femme.... Ne craignez rien, je suis discret, &

COMÉDIE: 63

elle ne peut pas s'être apperçûë que vous la preniez pour Therese ; car vous parliez bas , & elle étoit évanouïe.

L'INTENDANT.

Je suis outré quand je pense

GUSMAND.

Qu'elle n'étoit qu'évanouïe.

L'INTENDANT.

La perfide.

GUSMAND.

C'est avec cette perfide , que vous avez intérêt de dissimuler.

L'INTENDANT.

Quoy ! toutes les caresses qu'elle m'a faites pendant dix ans , ce n'étoit que pour avoir mon bien ?

GUSMAND.

C'est ce qui vous autorisoit à la caresser aussi pour avoir le sien.

L'INTENDANT.

Une femme esperer vivre plus long - temps que son mary , cela est bien dénaturé.

GUSMAND.

Qu'un mary souhaite vivre plus que sa femme , cela est dans la nature cela ?

L'INTENDANT.

Avoir pour mon Neveu un amour criminel.

GUSMAND.

Vous n'avez pour sa Nièce qu'une tendresse innocente.

L'INTENDANT.

Le Ciel la punira , & ceux qui souhaitent la mort des autres , meurent toujours les premiers.

64 LE DOUBLE VEUVAGE ;
GUSMAND.

Sur ce pied - là , vous mourrez tous deux ensemble d'un coup fouré.

L'INTENDANT.

Enfin je dissimuleray , pour conserver la paix chez moy , & mon honneur dans le monde.

GUSMAND.

Fort bien ; mais souvenez - vous de l'essentiel : c'est d'envoyer vôtre Neveu aux Indes.

L'INTENDANT.

Aux Indes ; oùy , je n'épargneray rien pour l'établir là.

GUSMAND.

C'a , commencez vôtre dissimulation par Madame la Comtesse : allez rire avec elle du tour qu'elle vous a joué , & plaisantez - en à la barbe des gens , afin qu'ils n'en rient point à la vôtre.

L'INTENDANT.

C'est le parti que je vais prendre.



SCENE III.

GUSMAND , FROSINE.

FROSINE.

HE bien ! Gusmand.

GUSMAND.

Je l'ay amené à nôtre but . . . il dissimulera . . . j'ay bien eu de la peine à calmer ses transports.

FROSINE.

Les transports de ma Maîtresse sont encore

COMEDIE. 65

plus violens : pour les adoucir elle s'est évanoüie deux fois.

GUSMAND.

C'est la force du sexe , que d'avoir ces foibles a commandement ; car dans les grands accidens , quand l'attaque est trop forte , une femme se sauve dans l'évanoüissement.

FROSINE.

Elle se retranche là contre les réflexions , & quand la force luy revient , ce sont des tirades d'injures contre son mary ; mais elle met le nom en blanc.

GUSMAND.

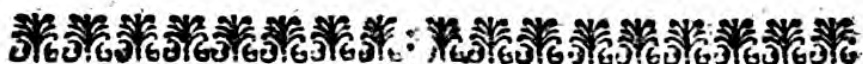
Finissons. Est - il temps de ménager l'entrevüe ?

FROSINE

Oüy. Voicy la femme , fais venir le mary ?

GUSMAND.

Je vais te l'amener.



SCENE IV.

FROSINE, LA VEUVE.

LA VEUVE.

Ou es - tu donc , Frosine ? Tu m'abandonnes dans ma colere , je suis outrée... contre Madame la Comtesse.

FROSINE.

C'est à dire contre votre mary.

66 LE DOUBLE VEUVEGE ;
LA VEUVE.

Me tromper , me trahir : Il souhaite ma mort , le cruel , le traître.

FROSINE.

Oùi , c'est un traître que cette Madame la Comtesse ; mais votre mary merite aussi votre colere , premierement parce qu'il est en vie , & de plus parce qu'il est infidele ; mais de peur qu'il ne s'apperçoive que vous l'êtes aussi , feignez comme je vous ay dit , d'être ravie de le revoir.

LA VEUVE.

Je tremble , de peur qu'il ne me soupçonne ; j'aurois peut - être dans mon trouble nommé Dorante innocemment.

FROSINE.

Innocemment , d'accord ; mais enfin la vertu veut que vous changiez en un clein d'œil , votre amour en estime , & dès que votre mary deviendra mort , vous rechangerez en un autre clein d'œil , votre estime en amour.

LA VEUVE.

Tes conseils sont si sages , je suivray celuy que tu m'as donné , d'envoyer ma nièce à cent lieües d'icy.

FROSINE.

C'a allons embrasser votre Epoux , comme si de rien n'étoit.

LA VEUVE.

J'auray bien de la peine à cacher mon ressentiment.





SCENE V.

FROSINE, LA VEUVE, GUS. L'INTENDANT.

FROSINE.

LE voicy, rappelez toute la tendresse que vous aviez le jour de vos nœces.

LA VEUVE.

Je frissonne . . . mon sang se glace.

FROSINE.

C'est la tendresse conjugale qui rentre.

L'INTENDANT *à Gusmand.*

Plus j'approche d'elle, plus mon indignation redouble.

GUSMAND *à l'Intendant à part.*

Contraignez - vous ? Point de rancune sur votre visage.

FROSINE *à la Veuve à part.*

Courage, Madame.

GUSMAND *à l'Intendant.*

Faites un effort, Monsieur.

FROSINE.

Ferme.

GUSMAND.

Allons donc.

Ils s'apperçoivent l'un l'autre, & courent s'embrasser avec une grimace de joye outrée.

L'INTENDANT.

Je revois ma chere femme.

LA VEUVE.

Voilà mon cher mary.

68 LE DOUBLE VEUNAGE ;

*Ils s'embrassent plusieurs fois , & se retournent
tous deux de l'autre côté , pour reprendre
haleine.*

L'INTENDANT.

Aye.

LA VEUVE.

Ouf.

L'INTENDANT *se retourne vers sa
femme avec une seconde grimace de joye.*
Ma joye est si grande que . . . aye.

LA VEUVE.

Je suis si ravie que . . . ouf.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce donc , vôtre joye paroît troublée.

LA VEUVE.

Cela est vray , il me vient des mouvemens
de colere contre Madame la Comtesse . . .
car enfin , en vous faisant croire que j'étois
morte , elle vous exposoit à quelque saisisse-
ment.

L'INTENDANT.

Elle se jouïoit à me faire mourir.

LA VEUVE.

Dieu mercy , vous avez bon visage , vous
paroissez avoir une santé.. je suis outrée.. con-
tre Madame la Comtesse.

L'INTENDANT.

Tout cecy n'a fait que redoubler ma ten-
dresse.

LA VEUVE.

Je sens aussi que mon amour Hon que
je haïs Madame la Comtesse.

COMEDIE.

69

L'INTENDANT.

Enfin cecy est un renouvellement d'union.

LA VEUVE.

Oüy, une espece de second mariage.

GUSMAND.

Un mariage postume.

L'INTENDANT.

En renouvelant mon amour, je veux renouveler aussi les petites précautions, qui vous assurent mon bien après ma mort.

LA VEUVE.

Je souhaite que vous me surviviez, pour jouir du mien.

L'INTENDANT.

Afin de n'avoir plus autour de moy personne qui puisse esperer ma succession à votre préjudice; j'ay resolu d'envoyer mon Neveu aux Indes.

LA VEUVE *avec surprise & aigreur.*

Et moy je marie ma Nièce à cent lieües d'icy.

L'INTENDANT.

Vous medites cela avec un peu d'aigreur, & c'est innocemment que je vous parle d'éloigner mon Neveu.

LA VEUVE.

Moy je n'entens point finesse en éloignant Therese.





SCENE VI.

GUSMAND, L'INT. LA SUIVANTE,
LA VEUVE, FROSINE.

LA SUIVANTE.

VOicy Madame la Comtesse qui vient se réjouir, nous allons chanter & danser toute la nuit, & ce n'est pas trop pour trois mariages, que je vois sur le tapis. Provision de Noces, comme vous voyez.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces trois mariages ?

LA SUIVANTE.

Le vôtre premierement : car Madame la Comtesse regarde cela comme un mariage tout neuf.

LA VEUVE.

Elle a raison.

L'INTENDANT.

Et les deux autres.

LA SUIVANTE.

Ne les sçavez-vous pas ? la plaisanterie qu'on vous a faite n'étoit - ce pas pour tirer de votre bourse de quoy marier votre Neveu en Gascogne ; & vous, Madame, vous avez bien compris, que l'argent qu'on vous demandoit, c'étoit pour marier votre Nièce en basse Normandie ; comme vous n'avez rien voulu don-

COMEDIE. 71

ne , Madame la Comtesse fait ces deux mariages à ses dépens.

LA VEUVE *bas à Frosine.*

Dorante en Gascogne.

FROSINE.

Faites bonne contenance , la vertu.

L'INTENDANT à *Gusmand.*

Therese en basse - Normandie.

GUSMAND.

Taisez . vous , Monsieur , la dissimulation...



SCENE VII.

L'INTEND. LA SUIVANTE , THERESE,
LA COMTESSE , DORANTE ,
LA SUISSASSE , LA VEUVE , FROSINE.

LA COMTESSE.

JE viens prendre part à la joye que vous avez
de vous revoir , prenez part aussi aux deux
mariages que je fais. Allons , réjouissons-nous,
On danse.

LA SUISSASSE.

*Rien n'est si gay que la tristesse ,
Ou d'une fille , ou d'une Nièce ;
Qui , pour suivre mary va quitter ses parents .
Son cœur sensible à la tendresse ,
La fait pleurer , & rire en même temps.*

72 LE DOUBLE VEUVAGE,

On danse.

LA SUIVANTE à *Therese.*

*C'est grand dommage ,
D'envoyer aux Normands une fille si sage .
Car fille sage apparemment ,
Sera fidele en mariage ,
Et femme si fidele avec Mary Normand ,
C'est grand dommage .*

LA COMTESSE.

Suspendez vos chansons pour un moment.
Je crois m'appercevoir qu'au lieu de vous ré-
jouïr , cecy vous attriste , il y a quelque cho-
se - là , que je ne comprends point , quand je
marie à mes dépens , un Neveu qui vous dé-
plaît , afin de l'éloigner de vous.

L'INTENDANT.

Eloignez - le , Madame , c'est ce que je sou-
haïtte.

LA COMTESSE.

Et quand je vous débarasse d'une Nièce.

LA VEUVE.

Vous me faites plaisir , Madame.

LA COMTESSE.

Vôtre Nièce partira demain pour la basse-
Normandie.

LA VEUVE.

J'y consens , mais . . .

LA COMTESSE.

Et vôtre Neveu pour la Gascogne . . .

L'INTENDANT.

C'est ce que je souhaite , mais . . .

LA COMTESSE.

Pourquoy donc êtes - vous fâché tous deux ,
de ce que je vous contente tous deux.

FROSINE.

FROSINE.

Madame voudroit bien qu'on n'éloignât point sa Nièce unique.

GUSMAND.

Monfieur voudroit bien voir toujourns auprès de luy . . . fon cher Neveu.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas que vous les aimaffiez tant ; vôtre tendrefle pour eux me feroit venir une idée , ce feroit de les garder dans ma maifon , & de les marier enfemble , fi vous y confentez.

GUSMAND *bas à l'Intendant.*

Ce mariage fera enrager vôtre femme , & Therefe reftera auprès de vous.

FROSINE.

Ce mariage punira vôtre mary , & vous verrez toujourns Dorante.

LA COMTESSE.

Vous héfitez encore à cette feconde propofition , cela me feroit foupçonner que . . .

LA VEÜVE.

Point du tout , Madame.

L'INTENDANT.

Vous vous trompez.

LA COMTESSE.

Qui peut donc vous arrêter ?

LA VEÜVE.

Madame , c'eft que ayant destiné mon bien à un Epoux que j'aime . . .

L'INTENDANT.

Oüy , Madame , & je veux garder auffi tout le mien à mon Epoux.

LA COMTESSE.

Ah ! je fuis ravie de m'eftre trompée dans mes foupçons , puisque je vois le feul point

74 LE DOUBLE VEU VAGE ;

qui vous arrête , je ne vous demande rien pour eux , vous heritez l'un de l'autre ; mais ils heriteront du dernier vivant , & vous leur assurerez tous vos biens.

DORANTE.

Madame , empêchez qu'on ne m'éloigne.

THERESE.

Madame , souffririez - vous qu'on me marie en Province.

L'INTENDANT.

Ce qui me détermine , c'est la peur de . . . de déplaire à ma femme.

LA VEUVE.

La crainte que j'ay de . . . de fâcher mon mary.

LA COMTESSE.

C'est donc un mariage fait , donnez - vous la main.

GUSMAND.

Un si joly mariage meriteroit un divertissement complet ; mais nous n'avons dans ce Château , ny Musiciens , ny Danseurs , & il nous est défendu d'en prendre en ville , contentez - vous donc d'une petite danse , que je vous donneray tantôt. Nous allons la repeter en vôtre presence.

LA SUIVANTE à Therese.

L'excès de vôtre enjoüement , (On danse.)

Chagrine vôtre Amant ;

L'excès de sa tendresse

Vous blesse :

L'Himen va vous guerir, l'Himen en moins d'un jour ,

Sçait corriger l'excès d'enjoüement & d'amour.

LA SUISSESE.

Quand un Galand bien fait , de bonne mine ,

Mes centes fleurette , croit - on

Quo j'en sois chagrine ?

Non , non , non , ma foy non :

Je voudrois même en quelque sorte

Recompenser son joli jargon ;

Mais ma vertu n'entend non plus raison ,

Qu'un Suisse qui garde sa porte.

G U S M A N D.

Puisque nous manquons de Musiciens , je
vais chanter moy seul une espee d'Opera en
racourcy.

La la la la : Je vais chanter , La la la la ,

Mon Opera , La la la. Donnez le ton. Je n'y suis

Trop haut , trop bas.

(pas.

Ha ! ha.

M'y voilà.

D'abord une ouverture ,

La , la , la , d'une beauté ,

D'une gravité.

Chant naturel , d'après Nature.

La reprise est d'un goût

Fantastique & bigearri Ta ri ta ri ta tou ,

Voicy la Pièce , écoutez jusqu'au bout.

Une Ritournelle tendre ;

Vous prépare au recit , que vous allez entendre.

La lire

La , La ri ta ri ta tire ,

La li ta ra

Et cetera.

J'admire

La science

De nos chœurs ,

Et la magnificence

De mes clameurs ,

Quelles horreurs !

Des fureurs.

Ce qui m'étonne ,

C'est ma Chaconne :

76 LE DOUBLE VEUVAGE

Où puis - je prendre un feu si beau !
Ma Passacaille est encore un morceau ,
Hon ! je m'égare
En Beccare ,
Reignons vite en Bemol , pour chanter mon Ron-
deau ,
Duo , Trio , Sourdine Echo.
Echo , Echo , Echo.
Pour ma Gigue elle n'est pas si belle ;
Mais elle est nouvelle.
Voicy le beau ; mais il n'est pas nouveau ;
C'est un tombeau.
Je descends aux Enfers ,
De là je monte aux Cieux , & parcourant les airs ;
Je dors ; & mon sommeil est un enchantement.
Je fais le tout en badinant ,
Mais la saillie ,
Et l'effort d'un grand Genie ;
C'est mon petit Menuet , & ma Loure ;
Loure ,
Et mon Rigaudon ,
Diguédon.
Dans mes Chansonnettes ,
De tendres Sornettes
Charment les grands cœurs.
On y voit des chaînes si belles ,
Des nouvelles ardeurs ,
Et des ardeurs nouvelles.
J'ay mis par tout des Coulez , Murmurez ;
Des Regnez ,
Courez , Volez ,
Des Triomphe , Victoire , & Gloires immortelles ;
Que vous diray - je enfin ? Tous les traits les plus
beaux ,
Des Opera nouveaux.

FIN,

901854

A. fin
30. 11. 90
[VOLTAIRE]





